

Les sept paroles du Christ en croix

I

Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font

(Lc 23,33-34)

Nous sommes ici comme en un sommet de l'Évangile. Jésus vient d'être élevé de terre entouré de deux autres crucifiés. Il prononce cette double parole à résonance prophétique :

Pardonne-leur et Ils ne savent pas ce qu'ils font.

Cette phrase, il l'adresse à son Père, celui dont il nous a dit qu'il est plus grand que tout et qu'il est au-delà de l'univers créé. Il s'adresse à son Père car en cette heure qui pourrait entendre véritablement sa parole. Lui qui se reconnaît venant du Père, il retourne désormais au Père. Il ne refuse pas de prononcer le oui qui caractérise la relation d'amour au moment où tout semble contraire à ce oui, tant les forces du mal se déchaînent contre lui.

« Père, pardonne-leur ». Jésus est de la même humanité que nous. Il y a, dans cette vie, des circonstances au cœur desquelles nos forces humaines sont incapables de pardonner. Alors, on se tourne vers celui qui connaît l'ordre véritable des choses et qui est en mesure de les rétablir si l'on accepte de s'abandonner à son action. Le Christ s'en remet à son Père, car à cette heure suprême où chacune de ses pensées vise au salut de l'humanité tout entière, il ne peut en être autrement et là s'opère l'œuvre totale de l'amour universel.

« Ils ne savent pas ce qu'ils font. » Jésus porte un regard réaliste sur ces propres bourreaux. Ils sont aveuglés. Ce qu'ils font n'est pas une œuvre logique au sens fort du terme. Ils perturbent profondément ce qui, de bon sens, devrait être logiquement. Ils veulent en finir avec une loi supérieure afin d'en rester à la leur propre ; et pour cela, il faut s'être drogué l'esprit jusqu'à ne plus savoir exactement la portée de ses gestes. C'est le drame de l'humanité, qui comme le dit saint Paul : « Ce que je fais, je ne le voudrais pas mais ce que je voudrais, je ne le fais pas. » Et cet aveuglement destructeur permet en même temps le salut de tous à cause du oui profond d'un seul.

« Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » C'est une parole qui vaut pour chacun des instants de notre vie : nous pouvons la prononcer à l'égard de ceux qui nous entourent, et nous pouvons aussi la rapporter à nous-mêmes tant est grand notre aveuglement. Mais, dans le Christ, cette parole se réalise totalement, et le salut de tous devient pensable comme un geste d'amour infini face à l'absurde loi de la haine.

Arrivés au lieu dit du Crâne, ils l'y crucifièrent ainsi que les malfaiteurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Jésus, lui, disait : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »

II

« En vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis » (Lc 23, 43)

Cet aujourd'hui résonne particulièrement fort à nos oreilles lasses. Oui, aujourd'hui, la vraie vie est possible. Aujourd'hui, un pauvre de nos frères, crucifié avec le Crucifié laisse échapper de son cœur une parole de justice : « Ne crains-tu pas Dieu, toi qui subis la même peine que le Crucifié. Pour nous, c'est justice, mais lui n'a rien fait de mal. Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume. » et le Christ lui dit : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi. »

Il nous faut croire cet aujourd'hui possible. La vie est faite pour que la communion entre les êtres se réalise dans la justice. Le chemin est ouvert par celui qui ne retient rien sur lui-même. Il livre tout dans la confiance avec une impressionnante liberté et ainsi, il ouvre les portes de ce que dans nos imageries enfantines, nous appelons le Paradis : le lieu de la relation juste, le lieu de l'accomplissement de nos vies, le lieu d'aboutissement de tous nos désirs.

Pour que ce lieu ait quelque réalité, il faut entendre la promesse du Christ, qui le décrit comme un être avec. C'est parce qu'il y a quelque chance d'être avec lui, avec tous, enfin, vraiment que le Paradis est une promesse réelle. En ce sens, peut-être que pour nous aussi le Paradis peut commencer aujourd'hui.

« L'un des malfaiteurs crucifiés l'injurait, disant : N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même et nous avec. Mais l'autre le reprenait et disait : Ne crains-tu pas Dieu, toi qui subis la même peine ? Pour nous, c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes : mais celui-ci n'a rien fait de mal. Et il dit : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume. Jésus lui répondit : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

III.

« Voici ton Fils, voici ta mère » (Jn 19, 26)

Sur la croix, le Christ n'oublie aucun de nous et d'abord sa mère. Comme elle nous touche, cette parole d'un fils défait à sa mère infiniment douloureuse mais croyante. Pour elle et pour lui, tout a basculé vers le non-sens, vers le rien, vers l'absurde. Mais à cet endroit même, on peut espérer la présence d'une mère. Jésus voit sa mère au pied de la croix, elle est là avec lui, comme ceux qui espèrent contre toute espérance. Comme aux Noces de Cana, elle est signe d'une heure, celle du passage : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi. Mon heure n'est pas encore venue » avait-il dit alors, et maintenant, l'heure est venue, celle de la pleine Révélation, elle en qui, plus aucun mensonge ne peut trouver de place. Et alors qu'à Cana, Marie avait confié aux hommes l'œuvre de son fils : « Faites ce qu'il vous dira », là, c'est dans un échange de réciprocité, que le fils confie sa mère aux hommes et les hommes à sa mère : « Femme, voici ton fils » ; puis au disciple : « Voici ta mère. »

Il y a là comme une figure du monde à venir : Cette alliance des hommes avec la mère du Christ dessine déjà les traits de la communion finale, là où il n'y aura ni femme, ni homme, ni esclave, ni homme libre, mais Christ, tout en tous.

C'est l'heure du passage, c'est l'heure de l'échange, c'est l'heure de la vérité où chacun à sa place, joue le rôle qui lui est assigné dans l'imprévisibilité de cette vie, où chacun enfin, peut espérer trouver sa place.

« Femme, voici ton fils ; et toi, voici ta mère. A partir de cette heure, le disciple la prit chez lui : toute première assemblée chrétienne pour proclamer les merveilles de cette vie.

IV

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné »

Un Fils de Dieu même sur une Croix, ça ne se plaint pas ! Pourquoi donc cette phrase dans la bouche de Jésus ; aurait-il douté de celui qu'il appelle son Père ? En fait sur la croix, confronté à toute l'adversité que l'on perçoit déjà tout au long des Evangiles, Jésus veut récapituler l'histoire de son peuple. Pour cela, il clame avec les pauvres de la terre ce « Eloï, Eloï, lama sabactani, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » qui ouvre le psaume 21. Le pauvre du psaume, objet de toutes les misères, raconte à tous sa détresse et le salut qui s'en est ensuivi ; sa prière se termine en action de grâce. Il se tient là au milieu du Temple et tous se réjouisse avec lui. Toute l'histoire d'Israël se trouve résumé dans cette souffrance et dans cette guérison. Jésus partage ce sort, il crie sa douleur et clame aussi que la nuit n'est pas sans fin, que l'espérance est toujours présente par volonté de Dieu et que là se tient l'avenir de l'homme.

Nous aussi, nous crions notre souffrance, en proclamant, jour après jour, l'immense cri de la multitude par la voix des psaumes et nous savons aussi que l'espérance que nous mettons dans le Christ ne sera point déçue. Il est celui qui vient, qui ne cesse d'advenir en notre humanité et qui nous permet de partager au-delà de toute incohérence la gloire même de sa divinité.

La sixième heure étant venue, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Et à la neuvième heure Jésus s'écria d'une voix forte : Eloï, Eloï, lamma sabachtani ? Ce qui signifie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

V

« J'ai soif » (Jn 19, 28)

Jésus est la Parole de Dieu, vivante en chair. Tel est son être, tout en lui respire la Parole vivante. Lorsqu'il dit j'ai soif, il accomplit la Parole. Par ce « j'ai soif », il fait référence à un autre psaume, le psaume 68, que l'on a retenu comme une prière du Temps de la Passion : « Sauve-moi, mon Dieu, l'eau me vient jusqu'au cou. Je m'enlise dans la vase du fond, maintenant je perds pied.... Ils ont mis du poison dans ma nourriture ; quand j'avais soif, ils m'ont donné du vinaigre ». Voici donc le psaume qui se réalise sous nos yeux. Jésus, le pauvre de Dieu n'en peut plus d'avoir soif et à sa soif, on ne répond que par l'amertume.

Mais en fait de quelle soif s'agit-il ? Est-ce seulement celle du corps, ou n'est-ce pas tout autant celle de l'âme. Jésus crie sa soif de vérité, de justice, d'amour. Qui l'entend, qui lui répond ? Le juste est incompris, il est même de trop. S'il a soif, on lui donnera la boisson la plus amère possible pour qu'elle lui reste comme du fiel dans les entrailles et il finira bien par en mourir. Le complot des méchants réussira, comme il est dit par les prophètes.

Non, ce n'est pas vrai, la soif de Dieu finira par rencontrer la soif de l'homme. Comme on le chante dans ce même psaume : « Que les pauvres gens soient en fête, vous qui cherchez Dieu que vive votre cœur ». Le Christ lui-même criera depuis Jérusalem : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! Selon le mot de l'Écriture : De son sein couleront des sources d'eau vive. » Là est le véritable étanchement de la soif de Dieu, il ne demande que la soif de l'homme afin de faire un avec sa créature.

Que cette soif commune nous tienne au cœur et qu'elle redresse notre désir, ainsi de l'amertume, nous passerons à l'extrême douceur d'une Eucharistie partagée dans le pain rompu et la coupe de vin répandu.

« Puis, sachant que tout était achevé désormais, Jésus dit, pour que toute l'Écriture s'accomplît : « J'ai soif. » Un vase était là, plein de vinaigre. Une éponge imbibée de vinaigre fut fixée à une tige d'hysope, et on l'approcha de sa bouche... »

VI

« Tout est accompli »

Il y a là un paradoxe que le mot lui-même laisse bien percevoir. On peut en effet traduire de deux façons : « Tout est accompli » ou « Tout est fini ». Apparemment, ce qui passe là est un échec lamentable et tout homme terminant ainsi sa carrière ne peut que baisser la tête par mode de défaite. Le Christ baissera bien la tête (*inclinato capite*) mais non pour s'incliner devant l'immédiatement des événements, mais bien plutôt pour reconnaître à cet endroit même, l'humilité nécessaire pour entrer dans la gloire de Dieu.

Ainsi tout est accompli pour Jésus. Il a été envoyé comme parole de Dieu et il a mené la Révélation à son accomplissement ; « il n'est pas venu abolir, mais accomplir ». A cette heure où rien ne peut faire illusion, il se présente nu, il se présente comme l'enfant à sa naissance, comme le Nouvel Adam, comme le Roi Messie, sans pouvoir terrestre, comme le serviteur souffrant qui porte les péchés du monde.

Là, sur la croix, oui, tout est accompli. A tel point, qu'aucune autre révélation n'est désormais absolu nécessaire. Tout est accompli, et il n'y a plus qu'à entrer dans la perspective renversée de cet accomplissement.

En écho à cette parole de Jésus, on peut se rappeler celle de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, mourant à 24 ans après ces paroles : « J'ai tout dit ; j'ai tout dit, tout est accompli, c'est l'amour seul qui compte.

« Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : « Tout est accompli ».

VII

Père, je remets mon esprit entre tes mains

Voilà un cri bien différent de celui du Psaume 21. Désormais, Jésus n'a plus un seul regard en arrière : il rend tout au Père sur le chemin des hommes. Il chante là le psaume 30, tout de confiance et d'abandon filial après le passage de l'épreuve : « En toi, Seigneur, j'ai mon refuge, ne m'abandonne jamais à la honte. Je confie à ta main la garde de ma vie. Que je danse de joie, exultant de ton amour. »

Le psaume se termine par une invitation à la confiance pour tous : « Aimez le Seigneur, vous ses fidèles. Le Seigneur veille sur les siens. »

Cet esprit que Jésus remet entre les mains du Père, c'est leur esprit commun, c'est leur respiration commune, c'est le souffle vital qui les réunit. Et c'est aussi cet esprit dont Saint Jean dira qu'il le remet aussi à ses disciples et donc à nous-mêmes.

Dans chacune de nos existences, il y a la difficulté du pardon, la prière de la désespérance, le cri de l'abandon, la soif de justice, le désir d'un véritable accomplissement et finalement ce moment de l'expiration au sens littéral où l'esprit se remet selon le juste équilibre de Pâques.

C'est là que la musique en dit plus que tous nos mots balbutiants. Laissons monter ce chant en nos cœurs comme la véritable résolution de nos dissonances quotidiennes.

Jésus dit en un grand cri : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Et ce disant, il expira.